

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

CONTROL

Anton Corbijn

Né en 1955 à Strijen (Pays-Bas), Anton Corbijn découvre la photographie grâce à la musique, il y a trente ans alors qu'il est encore au lycée. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des photographes les plus influents dans le monde de la musique. Depuis 1990, il crée des affiches et des pochettes d'albums. Il a également réalisé environ 80 clips musicaux. *Control* est son premier long métrage. Présenté au Festival de Cannes 2007, il obtient la Caméra d'Or.

2007 (sortie France : 26 septembre 2007) - Royaume-Uni / Australie - noir & blanc - 1h59 - VO

film d'**Anton Corbijn**

scénario : **Matt Greenhagh**, d'après le livre de **Deborah Curtis** *Touching from a Distance* (1995) - image : **Martin Ruhe** - montage : **Andrew Hulme** - premier assistant réalisateur : **Toni Staples** - décors : **Chris Roope** - costumes : **Julian Day** - musique : **Joy Division** - son : **John Midgley** - casting : **Shaheen Baig** - directeur artistique : **Philip Elton** - production : **Northsee Limited** - producteurs : **Orian Williams** et **Anton Corbijn** - distributeur : **La Fabrique de Films**.

avec : **Sam Riley** (Ian Curtis), **Samantha Morton** (Debbie Curtis), **Alexa Maria Lara** (Annik Honoré), **Joe Anderson** (Hooky), **James Anthony Pearson** (Bernard Summer), **Toby Kebbell** (Rob Gretton), **Craig Parkinson** (Tony Wilson), **Harry Treadaway** (Slave Morris), **Andrew Sheridan** (Terry), **Robert Shelly** (Twiny).

CAMÉRA D'OR (MENTION SPÉCIALE) ET PRIX REGARD JEUNE - CANNES 2007

NOTES D'INTENTION DU RÉALISATEUR ANTON CORBIJN

Control est un film personnel. Ce n'est pas un film musical, du moins pas pour moi. J'ai tout d'abord refusé le projet de peur d'en faire un film musical. Au fil des ans, j'ai photographié de nombreux musiciens, et on m'a collé l'étiquette « photographe de rock ». Je savais donc comment le film pourrait être perçu.

En 2004, j'ai travaillé quatre mois sur un livre sur U2 ; je photographie ce groupe depuis 22 ans. Assis chez moi, penché au-dessus des planches contact du début des années 80, j'ai revécu cette période, ressenti à nouveau les sensations qui y sont rattachées : le vent dans les cheveux quand on attend le bus, le désespoir de ne pas avoir de chez-soi, d'être démuné... et la musique, le rituel qui consistait à acheter un disque et l'écouter. Les temps ont changé mais ces sensations se sont rappelées à moi de manière si vives, notamment cette année 1979 quand j'ai emménagé à Londres. Quand l'album de Joy Division, *Unknown Pleasures* est sorti, j'ai su que je devais quitter la Hollande et aller là où naissait cette musique. Deux semaines après mon arrivée en Angleterre, je prenais cette photo devenue célèbre de Joy Division dans une station de métro. C'est déjà une histoire incroyable - arriver dans un pays et rencontrer le groupe qui a inspiré votre venue - et des années plus tard, cela vous amène à réaliser un film.

Cette partie de ma vie est derrière moi aujourd'hui, cette partie dominée par les désirs et les émotions de ma jeunesse. Joy Division et Ian Curtis sont une partie importante de cette période de ma vie. Quand j'ai pleinement réalisé cela, j'ai su que je devais faire ce film.

noir et blanc

Je n'ai pas toujours pensé que le film serait uniquement en noir et blanc. Beaucoup pensent que j'ai tourné le film en noir et blanc mais c'est faux. Le fait est que mes souvenirs de Joy Division sont surtout en noir et blanc. Si vous regardez les visuels du groupe en particulier les photos, 99% d'entre eux sont en noir et blanc. La raison c'est que dans les années 70 et au début des années 80, tous les journaux de musique étaient imprimés en noir et blanc.

Il fallait vraiment faire un tube pour pouvoir être photographié en couleurs pour les magazines à gros tirage. Un groupe comme Joy Division ne faisait pas (encore) de tubes. Leurs pochettes de disques étaient également en noir et blanc et ils s'habillaient toujours dans les gris. J'ai donc pensé que le noir et blanc, c'était la bonne couleur de référence quand on pense à Joy Division.

Anton Corbijn

Ces dernières années, on a vu débarquer dans les salles obscures une flopée de biopics... Plus ou moins réussis... Plus ou moins marquants. En 2007, Anton Corbijn, photographe et réalisateur de clips ultra reconnu (notamment pour ses

collaborations avec U2 et Depeche Mode), change radicalement la donne en nous offrant *Control*, une œuvre captivante, renversante et d'une incroyable beauté.

Faire un film sur Joy Division, groupe new wave anglais formé en 1977, était un pari risqué. C'est en effet s'attaquer à un groupe mythique qui a influencé nombre de formations rock. Tout commence en 1997 avec la publication de *Touching from a distance*, bouquin écrit par Deborah Curtis, la veuve du leader. Ni une ni deux, le projet d'adaptation était plus qu'envisagé. Après moult tergiversations, le choix du réalisateur pour relever le défi s'est porté sur Corbijn... Bien qu'il n'ait jamais mis en scène de long-métrage, son nom est apparu comme une évidence. Pour l'anecdote, Corbijn a quitté les Pays-Bas pour Londres afin d' « être plus proche de là d'où venait leur musique » !

Control raconte la descente aux enfers de Ian Curtis, avec une justesse et une tendresse remarquables. Ce n'est pas seulement un film musical, mais une histoire touchante sur le destin d'un homme pas comme les autres... Talentueux, torturé, en proie à de nombreux démons, et souffrant de violentes crises d'épilepsie. Elles bouleverseront son quotidien, au point d'inspirer son jeu de scène si particulier, et surtout de gâcher ses concerts. Donnant tout (trop) à son public, il se mettait dans des états de transe troublants, au point de déclencher des crises. Sam Riley, jeune premier et musicien de vocation, se glisse de manière bluffante dans la peau de Curtis... Tout est impressionnant de ressemblance : le physique, le regard hypnotisant, la gestuelle...

En seulement quelques années d'existence, Joy Division a su s'imposer en tant que groupe culte et incontournable de la scène anglaise. Ian Curtis se suicide à l'âge de 23 ans, la veille de leur tournée américaine qui s'annonçait d'emblée un énorme succès. Sa mort prématurée l'érige en légende... Presque 30 ans après, son film se devait d'être à la hauteur. Et c'est chose faite ! On sort de la salle, une boule au ventre, scotchés par leur musique entêtante, repensant à ce destin tragique merveilleusement mis en scène... La musique et le cinéma ont rarement fait aussi bon ménage... Espérons que le talent de Corbijn ouvre la voie.

Fanny Cairon - commeaucinema.com

Un peu partout (et singulièrement en France), Joy Division - groupe funèbre, groupe phare - a toujours joui d'une réputation inégalée. Romantisme lugubre et accords déchirés; énergie brute du postpunk et textes sulfureusement poétiques: tout était réuni pour que les deux somptueux albums du groupe s'inscrivent durablement dans une mémoire rock (tendance esthète) qui, pourtant, vante l'oubli comme nulle autre. Avec son film consacré au groupe et à Ian Curtis, son leader suicidé, Anton Corbijn, qui connaît intimement son sujet, tord le cou aux idées reçues.

Certes, le mimétisme du jeune Sam Riley avec son modèle épileptique sidère l'oeil (fait rare: les scènes de concert ne sombrent jamais dans la reconstitution fastidieuse). Certes, la bande-son (Velvet, Bowie, Buzzcocks et C^{ie}...) renvoie, avec une précision pointilleuse, à l'héritage musical du groupe de Manchester et à l'environnement new wave très énervé de l'époque. Mais, pour le reste, Corbijn liquide la légende intello et montre le groupe et son mentor pour ce qu'ils étaient: de jeunes types simples, rageurs et ambitieux, aux antipodes de la mythologie littéraire et morbide dont on les affubla a posteriori.

Corbijn, dans un noir et blanc judicieux, refuse le spectaculaire. Il relate par la bande l'histoire météorique de Joy Division. Filme la mélancolie de son leader, torturé par sa santé brinquebalante et surtout une culpabilité majuscule face au succès et à une histoire d'amour impossible. Évitant toujours les impasses psychologiques, le cinéaste rend compte sensoriellement du trouble dépressif qui ronge de l'intérieur son pâle héros. Mis en scène à hauteur d'homme, *Control* n'est pas un biopic rock de plus, mais un drame minimal et ouaté, pudique et déchirant, qui témoigne de l'inspiration très singulière de son auteur.

Olivier de Bruyne - Première

Si l'on voulait résumer *Control*, il faudrait parler d'une pièce de monnaie d'une Livre Sterling. Pour plusieurs raisons. D'abord parce que le film contient tout ce que l'on fantasme sur l'Angleterre : pas celle de la plateforme financière, mais la vraie, l'Angleterre de Manchester, où l'on torpille les valeurs bien sages de la monarchie à coups de micros et de guitares pour fuir un ennui abyssal., L'Angleterre du rock, donc : celle qui a vu naître Joy Division à la fin des années 1970. Ensuite, parce que se lancer dans le rock, pour les petits gars de Manchester, c'est comme jouer à pile ou face : ça passe ou ça casse, mais c'est une question de vie ou de mort. La vie de Ian Curtis, enfin, la figure légendaire de ce groupe et la figure centrale de ce film, ressemble à un lancer de piécette. Côté pile, femme et enfant, côté face, émule amoureuse. Côté pile, vie de famille, côté face, folie des tournées. Puis la maladie, le tiraillement du choix... Ian Curtis préfère laisser la pièce sur sa tranche. Il se pend avant qu'elle soit retombée, c'est son dernier acte de contrôle sur un corps qu'il ne maîtrise plus (il fait des crises d'épilepsie) et un esprit en constante ébullition. Anton Corbijn manie admirablement cette pièce d'or. Dans un noir et blanc somptueux, celui des photos qu'il avait prises du groupe à son arrivée à Londres, il dépeint le destin romanesque de ce chanteur à la voix sombrement poétique, tout en captant, en toile de fond, ce que pouvait être la vie du groupe. La prestation de Sam Riley, chanteur lui-même (il n'est pas doublé), achève de nous hypnotiser.

Ch.R. - Fiches du Cinéma